

*Studii de lingvistica / Etudes de linguistique*, Vol. 13, no. 1, 2023, Éditions  
de l’Université d’Oradea  
« De la forme au sens en modulations linguistiques. Hommage à Annie  
Kuyumcuyan ». Numéro coordonné par Anne Theissen, Aurélia Elalouf  
et Georges Kleiber, 221 p.

**Simina Mastacan**

Université «Vasile Alecsandri de Bacău», Roumanie  
[simina\\_mastacan@yahoo.com](mailto:simina_mastacan@yahoo.com)

<https://doi.org/10.29081/INTERSTUDIA.2025.38.16>

Depuis plus de 15 ans, la revue scientifique *Etudes de linguistique* livre des numéros (deux par an) ayant des sujets des plus actuels et pertinents. Le volume 13, no 1 de 2023 réunit onze contributions en hommage à Annie Kuyumcuyan, professeure à l’Université de Strasbourg, qui s’est consacrée à « développer une approche linguistique soucieuse de la spécificité du texte littéraire », comme on lit dans l’*Introduction* signée par les trois coordinateurs. En effet, le sommaire fait écho aux préoccupations scientifiques diverses de l’enseignante - chercheuse célébrée et se dessinant comme « un espace d’expertise à la confluence de la syntaxe de la phrase et du texte, qui fait résonner énonciation et polyphonie, avec un écot positif sur les mots du discours » (*Introduction*, p. 6).

Quatre volets thématiques peuvent être identifiés comme piliers de cette réflexion nuancée autour de la modulation linguistique. Le premier vise le comportement des marqueurs à valeur temporelle ou logique, avec les articles de Bernard Combettes, Sylvie Bazin-Tacchella et Emilia Hilgert, tandis que le deuxième recouvre quatre articles autour de quelques configurations syntaxiques qui intéressent Pierre le Goffic, Daniela Capin, Denis Apothéloz, Georges Kleiber avec Anne Theissen. Les constructions comparatives vues, elles aussi, dans leur fonctionnement syntaxique sont traitées dans une troisième série thématique, alors que la quatrième regroupe deux articles centrés sur des questions d’histoire de la linguistique (Aurélia Elalouf) et de philosophie du langage (Pierre Frath).

Essayons, dans ce qui suit, de détacher quelques-unes des idées soutenues par les auteurs dans leurs contributions et d’en montrer l’importance et l’originalité. Tout d’abord, dans « De la temporalité aux relations logiques : l’évolution de quelques locutions conjonctives en français », B. Combette se charge d’observer l’évolution de ces locutions dont les valeurs temporelles se transforment dans des valeurs d’ordre logique telles : la causalité, la concession, l’opposition. Cette tendance se manifeste, on l’apprend, dans des langues différentes, ainsi qu’en ancien français. Chronologiquement, on distingue deux types de locutions : de type *tandis que*, *pendant que* (formées sur un adverbe ou sur un participe) et *dès l’instant que*, *du moment que* (les locutions qui sont formées sur un élément nominal). Les formes de ce passage sont examinées attentivement dans chaque situation, les exemples étant très bien représentés et soutenus par une analyse compétente et convaincante. En conclusion, « tout se passe comme si le mouvement initié avec les locutions les plus anciennes avait créé un modèle dans la conscience linguistique du locuteur ; ce qui est

hérité d'une construction, ce n'est pas la valeur temporelle, qu'il s'agisse de la simultanéité ou de la postériorité, mais également les valeurs logiques qui leur sont associées et qui se réalisent dans des relations de discours » (p. 28).

L'étude sur la connaissance et l'évolution de l'adverbe médiéval *or*, proposée dans l'article « L'adverbe *or* dans les Mémoires de Philippe de Vigneulles (fin 15<sup>e</sup> – début 16<sup>e</sup> siècle) » est une approche empirique et descriptive des emplois retrouvés chez ce chroniqueur né en 1471. On observe que l'adverbe médiéval polyvalent *or* ayant des valeurs temporelles et discursives devient de plus en plus rare dans les textes narratifs, étant remplacé par un nouvel outil avec un même signifiant dans les textes argumentatifs par le biais d'un processus de grammaticalisation ainsi expliqué : « c'est dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle que s'établit une rupture entre un *ore(s)* maintenu comme adverbe temporel en poésie notamment ou dans des usages plus familiers ou plus régionaux, alors que son emploi tend à se raréfier, puis à disparaître complètement de la langue littéraire, sauf en poésie, et un *or* coordonnant, issu du premier par un processus de grammaticalisation, qui introduit dans un récit ou une argumentation une 'compléction' nécessaire sur le plan logique » (p. 48).

La structure *et là* et ses propriétés sont examinés dans l'article d'Emilia Hilgert « De l'adverbe *là* narratif au connecteur *Et là* consécutif ». L'intérêt de cette recherche s'esquisse dès l'hypothèse formulée, celle que « l'adverbe *là* est un temporel de la narrativité et qu'il forme avec *et* un connecteur de consécutivité » (p. 52). C'est un connecteur propre aux récits autobiographiques, où l'énonciation se mêle au récit, et la voix de la première personne raconte des événements du passé, usant ainsi du discours rapporté.

Les relatives, ces structures relativement abondantes et familières sont mises sous la loupe dans l'article « D'où viennent les relatives ? », l'auteur Pierre le Goffic observant plusieurs questions « embarrassantes » qu'elles soulèvent. De la structure corrélative propre au latin jusqu'à leur situation en français moderne, on est amené à comprendre « la valeur explicative de l'histoire en linguistique » (p. 91). Il s'agit de la formation, de la préservation et de l'usage d'une structure qui semblait moins adaptée à un environnement morphologique devenu d'ailleurs défavorable. La perspective historique est privilégiée, également, par Daniela Capin dans sa contribution dont le titre est « De la transcatégorisation de *CE* en français médiéval : une histoire de vases communicants ? ». *CE* peut apparaître dans certaines configurations dans la langue ancienne, pour disparaître plus tard ou inversement, il était absent des configurations qui à présent l'enregistrent. L'analyse de ces situations, très fine et minutieuse, le confirme : *CE* a eu un parcours imprévisible, aussi bien dans le cas des relatives périphrastiques et de l'interrogative indirecte que dans la circonstancielle et certaines complétives pour aboutir, au fil des siècles, au QUE seul.

La description des constructions qui combinent deux variantes, une qui actualise une structure syntaxique et l'autre actualisant une structure discursive est proposée par Denis Apothéloz dans « À propos de quelques constructions entre syntaxe et discours : l'expression de la continuativité ». On poursuit ainsi une analyse complexe, partant du lexique verbal pour aboutir aux caractéristiques pragmatiques du discours. Quelques emplois particuliers du gérondif sont passés au crible par Georges Kleiber et Anne Theissen (« Un gérondif pas comme les autres : le gérondif de la spécification processuelle »). Le rôle de ce gérondif est de « compléter un prédicat régissant sous-spécifié en indiquant quel est le procès effectivement réalisé que 'qualifie' le prédicat de la principale » (p. 158).

Catherine Fuchs examine, dans « Autant en emporte le vent : de la comparaison figée à la coupure discursive » deux descriptions pour le syntagme rendu célèbre par Villon – ellipse ou ajout, qui se situent à deux plans d’analyse différents : un schéma comparatif ou une description logico-grammaticale. Parler de la force rhétorique de la comparaison en fonction de divers contextes discursifs est la proposition d’Odile Schneider-Mizony dans sa contribution intitulée « Comparaison : de la référence à l’argumentation », où des documents de langue allemande sont mis en parallèle avec des discours argumentatifs en français (à travers les structures comme *comme/wie*, par exemple). L’auteure soutient avec pertinence que « ce qui rend la comparaison argumentative efficace et stratégiquement intéressante, c’est sa saillance par intensification » (p. 185)

La circulation des idées qui relèvent du champ de la linguistique jouit d’une analyse historique et étymologique sous l’angle de l’imaginaire linguistique chez Aurélia Elalouf, la signataire de l’article « Le naturel et l’artificiel dans l’imaginaire linguistique des grammairiens français de la fin du XIX<sup>e</sup> / début du XX<sup>e</sup> siècle ». Chez les auteurs examinés dans l’article on peut identifier « un imaginaire naturel de la langue » (p.192), un mouvement interne qui pousse la langue à se développer « selon sa logique propre, quelles que soient les contraintes qui lui sont imposées de l’extérieur » (p. 192). L’auteure lance aussi un questionnement sur le rôle du sujet parlant dans l’évolution du système linguistique. La réflexion est continuée par la contribution qui clôt le volume, « La puissance démiurgique de la langue », où Pierre Frath lance de nouveaux points de vue dans l’ancienne discussion concernant les rapports entre la langue et la pensée. La langue, nous dit l’auteur, au sillage de Wittgenstein, doit être comprise comme une puissance démiurgique ayant la capacité à créer une réalité anthropologique, « à nous présenter le monde d’une certaine façon. » (p. 208)

Avec cette vision généreuse on conclut aux analyses exposées dans un volume dont la richesse, la diversité sont non seulement convaincantes, mais aussi stimulantes et fécondes pour la pensée linguistique et la philosophie du langage.